

PRUNE IRIS CATTEAU

Université Laval

Xavier de Carvalho : un intermédiaire portugais à Paris en 1900

Traverser les frontières d'autres cultures et d'autres langues transforme l'écrivain et son travail. Le médiateur – le passeur de culture – qui apporte un dialogue interculturel par la diffusion d'une littérature étrangère, franchit ces frontières pour essayer de modifier les perceptions d'un ailleurs en vue d'une réception réussie. De ce fait, « une tâche immense, exaltante attend le "médiateur". Aussi peut-il se sentir investi et conscient d'une responsabilité où l'impératif esthétique se mêle à l'éthique : faire comparaître tel élément du monde, de l'histoire des hommes¹ ». Pourtant, ces intermédiaires sont les « mal aimés de la littérature comparée », « les oubliés », car trop souvent restés dans l'ombre, classifiés comme des écrivains secondaires ou mineurs, des auteurs trop souvent méconnus, voire inconnus². Sortir de l'oubli ces auteurs de second ordre souvent dédaignés, surtout en début de carrière, alors que leurs activités ont profité à tous, permettrait de comprendre comment une culture en assimile une autre ou, du moins, comment une culture en perçoit une autre. Xavier de Carvalho est l'un d'eux. Poète pro-républicain, journaliste et correspondant installé à Paris en 1885, à l'âge de 23 ans, jusqu'à sa mort en 1919, il ne cessera de faire connaître le Portugal aux Français tout en véhiculant des idées de la capitale française à Lisbonne, à Porto et au Brésil³. À la fois importateur et exportateur d'idées, il devient, à partir de l'Exposition universelle de 1900, un agent culturel et littéraire important, à tel point qu'il constituera jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale une clef de liaison entre la France et le Portugal. Il a recours à de nombreux moyens pour dissiper les frontières qui séparent la culture française de la

sienne. Si l'organisation de commémorations, de conférences, de soirées littéraires et théâtrales et de cours de portugais gratuits permet d'estomper les frontières culturelles qui séparent les deux nations, la publication d'ouvrages, la création de revues spécialisées sur le Portugal et la constitution d'un réseau intellectuel franco-portugais les ouvrent et, dans certains cas, les abolit en vue de constituer une véritable amitié biculturelle. Nous proposons d'examiner ici de quelle manière Xavier de Carvalho, à travers la revue *Le Portugal à l'Exposition*, crée, lors de cet événement international, un trait d'union entre Paris et le Portugal.

I. Paris et l'Exposition Universelle de 1900

« Surtout depuis l'implantation de la République, Paris est représenté comme un lieu propice à la rencontre dont l'objet est la production d'idées et d'œuvres d'art, l'échanges des savoirs (Claude Tapia)⁴. » Pour les élites intellectuelles de toutes provenances, Paris est, au tournant du siècle, un lieu de liberté culturelle : on rêve d'y venir, d'y résider et d'y être publié. Toutefois, les frontières linguistiques, culturelles, politiques et ethniques sont bien réelles dans cette capitale internationale de la littérature, et l'écrivain étranger les affronte au quotidien dans un climat de prédilection, mais aussi de mépris et d'indifférence car, en effet, Paris est double : d'un côté, le Paris-Lumière représentant l'ouverture sur le monde et l'audace, et de l'autre, le Paris-Monstre représentant la xénophobie, le refus et le cynisme⁵. Dans ce contexte ambivalent, « Paris forme et déforme, Paris éduque et Paris pervertit, Paris civilise et Paris ensauvage, Paris socialise et Paris déclassé⁶ » de nombreux écrivains venus d'espaces littéraires étrangers. Le cas des écrivains portugais est peu connu, car la colonie portugaise établie à Paris au tournant du siècle constitue un groupe restreint d'intellectuels qui, non sans grandes difficultés, parviendra à diffuser leur image du Portugal dans l'esprit parisien. Alors qu'ils constituaient tout au long du XIX^e siècle un groupe de

voyageurs isolés cherchant inspiration, modèle et consécration, les Portugais viennent désormais s'installer à Paris pour établir des contacts plus durables avec la France et positionner leur pays comme sœur latine et pro-républicaine. Ce petit noyau républicain est très présent dans la capitale, surtout à partir de 1900 et jusqu'à l'instauration de la république portugaise en 1910 car, pour « les réformistes de la Péninsule ibérique, d'Italie, d'Amérique latine ou de l'Empire des tsars et de la Russie soviétique, [Paris] est un refuge [...], la capitale de la liberté politique, intellectuelle, artistique [...] »⁷.

L'année 1900, marquée par la grande Exposition universelle, est en France une date charnière : elle laisse derrière elle dix années de boulangisme, d'anarchisme et d'antisémitisme, alors que le mouvement d'intérêt pour les littératures étrangères impulsé par les symbolistes se confronte aux hostilités de plus en plus fortes de l'élite politico-littéraire nationaliste. Cette oscillation entre l'extrême-gauche et l'extrême-droite dans la dernière décennie du XIX^e siècle redéfinit d'ailleurs le mouvement nationaliste français :

Le nationalisme de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, même s'il s'obstine dans la fidélité aux provinces perdues, n'est plus un nationalisme conquérant, un nationalisme d'expansion. Il est avant tout mouvement de défense, repli, rétraction, resserrement sur lui-même d'un corps blessé. Ce qu'il veut c'est tout d'abord dresser une digue, une ligne d'arrêt. Devant la poussée ou les infiltrations des barbares, les fortifications ne seront jamais trop hautes, les fissures trop bien colmatées, la garde trop bien assurée. Ainsi prend-il souvent un aspect exclusif, fermé, jaloux. Il tend à se figer, à se durcir, à s'enfermer dans l'orgueilleuse certitude de

représenter seul les grands intérêts de la patrie. Il multiplie les exclusives, il prodigue les excommunications...⁸

Malgré ce repli, la tenue de l'Exposition universelle renforce les échanges internationaux dans Paris devenu centre du monde et recevant, en grande pompe, quarante pays étrangers. Pendant six mois, les frontières sont abolies par un flux de près de 50 millions de visiteurs dont plus de la moitié sont étrangers, et les diplomates mettent en sourdine leurs différents pour laisser place aux représentations grandioses des puissances européennes. Cette exposition est « la plus baroque de toutes, à la fois cosmopolite et nationale, intellectuelle et distrayante, incohérente et rationnelle. [...] Par sa splendeur et ses extravagances, l'exposition de 1900 a marqué les mémoires⁹ ». À l'instar de sa ville-hôte, l'événement international a deux faces : d'un côté, il représente une menace de la conscience nationale par la présence d'étrangers, et de l'autre, une fierté des nations, un combat contre le chauvinisme pour le rapprochement des peuples. Cette opposition entre le nationalisme et le cosmopolitisme, exacerbée en France, mais aussi ailleurs, par l'affaire Dreyfus, perdurera dans les débats littéraires jusqu'à la Première Guerre mondiale : « La France littéraire de la génération symboliste connut donc à la fois de grandes vagues d'importation et une nationalisation en profondeur¹⁰. » Dans tous les cas, l'Exposition de 1900 initie l'an I du capitalisme, apporte un climat propice à la rencontre, à la concertation et favorise la mise en commun des savoirs par les congrès qu'elle organise. Le Portugal y est bien représenté : avec 3151 exposants, sa délégation figure au quatrième rang après la Hongrie, l'Angleterre et la Russie. La concentration des exposants dans le pavillon royal et surtout dans le pavillon des colonies permet aux Portugais d'être vus et appréciés, avec un total de 1331 décorations, ce qui place leur pays au sixième rang des pays récompensés¹¹. La production vinicole et les produits marins et coloniaux sont

des ressources ayant indéniablement participé au succès de la représentation portugaise devant le monde.

II. Le Portugal à Paris via la presse

Considéré comme lieu de naissance de l'art moderne, Paris définit l'avant-garde et attire les intellectuels portugais pour qui le français est une langue quasi-maternelle¹². Cette ville devient pour eux, d'un côté, une terre d'accueil, un abri, une sorte de mère et, de l'autre, une marâtre, une capitale de substitution, mais aussi d'aliénation. Selon Jean-Michel Massa, les raisons ayant empêché Lisbonne de devenir une capitale littéraire seraient, entre autres, « la censure rigoureuse » et « un réseau culturel insuffisant qui n'aurait pas permis la constitution d'un vivier d'écrivains ni d'un marché culturel¹³ », d'où l'attrait de Paris. Massa note qu'il existe, entre le monde hispanophone et le monde lusophone, une différence de perception vis-à-vis de la France et de sa capitale : « celle d'un regard plus attentif, plus intense des lusophones [...] à l'égard de la culture de langue française », un « regard plus attentif vers Paris, trait commun au Portugal et au Brésil¹⁴ ». Paris est vu comme un lieu « de jouissance matérielle, immédiate », un lieu « mythique de poésie, de vie exaltée », de « refuge », de sorte qu'une partie de la société portugaise se tourne vers la France dans « une sorte de mimétisme culturel impérieux¹⁵ ». Daniel-Henri Pageaux parle pour sa part d'une « véritable gallomanie » portugaise, laquelle n'est pas étrangère à « une conception fort schématique de la France de la Belle Époque, d'une image rayonnante, omniprésente : la civilisation perfectionnée [...] dont Paris serait [...] le centre et la quintessence¹⁶ ».

En bref, les Portugais viennent chercher à Paris ce qu'ils n'ont pas au Portugal, une nourriture intellectuelle qui complète leur identité, mise à l'épreuve par le combat intellectuel de « la génération de 70 ». Paris comme ville d'exil l'emporte sur les autres villes françaises ou européennes, grâce à son attraction mythique et à

l'opportunité qu'elle offre aux Portugais non seulement de se frotter à la culture et à la littérature mondiale, mais aussi d'y constituer une communauté qui grandira considérablement entre 1880 et 1920. Paris deviendra en effet la troisième ville « portugaise » en nombre d'habitants après Lisbonne et Porto. L'envoi, par des journaux portugais, de correspondants permanents à Paris¹⁷ apporte aux Portugais une vision de l'activité littéraire parisienne en temps quasi réel et de manière beaucoup plus régulière qu'auparavant¹⁸. Réciproquement, l'image du Portugal, véhiculée par les Portugais et les Brésiliens qui y résident et par les Français qui s'y intéressent, devient de plus en plus palpable.

En outre, l'ouverture des symbolistes français aux littératures étrangères amène le Portugal à s'afficher dans la presse décadentiste : en 1888, le seul périodique étranger reconnu officiellement comme représentant du mouvement est *A Província* de Porto, répertorié à côté de *La Revue Bleue*, *La Revue Artistique*, *La revue Générale*, *La Revue Moderne*, *Le Chat Noir* et le *Limousin Littéraire*¹⁹. José Xavier de Carvalho, correspondant de nombreux journaux portugais, est maintes fois cité dans *Le Décadent* comme représentant du mouvement au Portugal²⁰. Son rôle est double puisqu'il assure aussi la représentation du Portugal à Paris dans la presse par son travail de correspondant, chroniqueur, traducteur et critique. De fait, Xavier de Carvalho a fondé plusieurs revues importantes en français consacrées à la diffusion de la culture portugaise en France : *Le Portugal à l'Exposition*, *Le Portugal à Paris*, *Latina*, *Les Amis de Camoëns* et *La revue de la Société des Études Portugaises à Paris*, société fondée en 1902. Ses stratégies d'importation de la culture portugaise à Paris varient énormément; la traduction, d'abord centrale, est de plus en plus remplacée, dans les périodiques, par des critiques, des notes d'information, des comptes rendus littéraires, des introductions aux œuvres originales portugaises, des synthèses d'histoire littéraire, des biographies et même des publicités sur de nouveaux périodiques ou des événements

culturels associant les deux cultures. Les « hommes-ponts²¹ » de sa trempe sont les passeurs de culture par excellence par les réseaux qu'ils constituent, abolissant ainsi les frontières de l'ignorance et de l'isolement au profit d'échanges réguliers, en faisant découvrir, dans le cas de Carvalho, une culture portugaise ne se confondant plus avec celle de l'Espagne.

Hommes polyvalents du XIX^e siècle, les « *minores*²² » comme Xavier de Carvalho et les artisans du *Portugal à l'Exposition* entretiennent une correspondance souvent imposante et riche en renseignements sociaux et littéraires : des travaux inédits, des recommandations, des échanges, des voyages et des services de toutes sortes, entre autres. Cette pratique visant la constitution d'un réseau social leur permet d'obtenir des informations précieuses, neuves et parfois rares, utiles à leur rôle de médiateurs culturels. Selon l'ampleur et l'importance du réseau établi au fil des ans, ils peuvent s'adapter de près ou de loin à la ligne éditoriale du périodique auquel ils collaborent et y aborder des sujets originaux. L'étude de cette correspondance amène à constater l'existence de groupes d'écrivains unis dans plusieurs périodiques par le maintien de leur collaboration. Ainsi, il n'est pas rare de retrouver dans les périodiques fin-de-siècle une certaine cohésion de groupe, principalement dans la cohorte symboliste. Xavier de Carvalho fait partie de cette jeune unité cosmopolite concentrée à Paris : il est de tous les événements impliquant le mouvement et ses relations bilatérales. La presse, qui joue un rôle unique et essentiel dans son entreprise de médiation culturelle, témoigne des stratégies d'aplanissement des frontières qu'il emploie pour faire connaître le Portugal aux Parisiens et vice versa.

En 1900, Xavier de Carvalho fonde et anime la revue *Le Portugal à l'Exposition*, dont il est le rédacteur en chef et dans laquelle il met en place un jeu habile de différences et de ressemblances entre le Portugal et la France. Cette revue bilingue est distribuée toutes les quinzaines en 3000 exemplaires aux chefs d'État français et portugais, aux ministres, aux commissionnaires de toutes les nations

participant à l'Exposition, aux principales bibliothèques et cabinets de lecture de Paris, Londres, Berlin et Bruxelles, aux cent plus grands hôtels d'Europe et d'Amérique et aux principaux journaux portugais, brésiliens, français, belges, anglais et allemands, ce qui constituerait un bassin d'environ deux cent mille lecteurs. Si le véritable lectorat du bimensuel est difficile à mesurer, le public, lui, est bien ciblé : l'élite et le milieu de la presse. Dans le premier numéro du *Portugal à l'Exposition*, Xavier de Carvalho donne le ton en énumérant les objectifs qu'il s'est fixés pour promouvoir le Portugal auprès des autres nations : la revue constitue l'organe des exposants étrangers, un guide indispensable à tous les visiteurs, un trait d'union entre le Portugal vivant et le monde civilisé, une œuvre patriotique destinée à donner au Portugal sa place sur la scène internationale, une encyclopédie complète du Portugal à la fin du XIX^e siècle et enfin, une trace pour la postérité de la présence portugaise à l'Exposition²³. L'atteinte de ces objectifs repose sur une amitié profonde et lointaine entre le Portugal et la France. En effet, Xavier de Carvalho recrute parmi ses collaborateurs cinq lusophiles français : Maxime Formont, Louis de Sarran d'Allard, Philéas Lebesgue, Marc Legrand et le Vicomte de Macé, qui publieront des articles louangeant le Portugal et cherchant à établir de traits communs entre les deux pays, notamment les échanges littéraires et historiques qu'ils entretiennent depuis des siècles. Cette réciprocité est renforcée par leurs origines latines, par leur génie littéraire, par leur passé incomparable et par l'influence que la France a eue dans l'histoire du Portugal. Examinons plus attentivement la manière dont les rapports franco-portugais se sont noués au sein de la revue.

i. Le brouillage des frontières linguistique, historique, culturelle, littéraire et politique entre la France et le Portugal

La frontière linguistique est contournée dans *Le Portugal à l'Exposition* par une rédaction bilingue, à l'exception de certaines informations pratiques destinées aux Portugais et Brésiliens voyageant à Paris, lesquelles sont écrites en portugais seulement. Le français s'impose aux côtés de colonnes rédigées en portugais, qui demeure, au XIX^e siècle en France, une langue exotique en comparaison à l'espagnol, sinon inconnue en raison de la rareté de son enseignement et des traductions disponibles. Le choix de Xavier de Carvalho d'inclure des articles dans sa langue maternelle a pour objectif non pas d'être compris de ses compatriotes portugais et brésiliens qui ne lisent que trop bien le français, mais de rendre concrète une langue singulière auprès des non-lusophones qui la contemperaient avec curiosité. L'occasion est également trop belle pour ne pas publiciser les traductions récentes d'œuvres portugaises en français, comme celle d'Almeida Garrett, *Camoëns*, traduite par Henri Faure²⁴. En vue d'augmenter le flux intellectuel entre le Portugal et la France, Xavier de Carvalho annonce qu'il fondera sous peu la société des études portugaises de Paris, dont le mandat sera de propager en France l'enseignement de la langue portugaise, d'encourager les études de toutes natures sur le Portugal et de regrouper tous ceux qui s'intéressent à ces questions²⁵. Son but est de développer en France le goût des études portugaises afin de constituer une plaque tournante de lusophiles résolus à montrer le véritable visage du Portugal, une nation à part entière, moderne et distincte de sa voisine l'Espagne.

La réciprocité historique et littéraire entre la France et le Portugal semble être, aux yeux de Carvalho, un argument efficace en faveur de l'aplanissement des frontières culturelles entre les deux pays. Bien que certains critiques français ne se gênent pas, au profit d'un patriotisme tricolore

typique de l'époque, pour souligner la dépendance littéraire, historique, économique et même affective du second à la première²⁶, les Portugais collaborant à la revue ne s'en offusquent pas et considèrent ce croisement bénéfique, voire élévateur, comme l'écrit Silva Lisboa²⁷. De façon similaire, Maxime Formont évoque l'aide de Louis XIV à la reconquête de l'indépendance du Portugal par haine de la maison d'Autriche, et l'asile à Paris d'une importante colonie portugaise au temps des Médicis et à la fin du XVIII^e siècle. Plus près de lui, il rappelle les centenaires de Vasco da Gama et de Garrett célébrés en France, ainsi que la fondation d'un théâtre qui, dans la première ligne de son programme, monte une pièce portugaise²⁸. Quant à Louis de Sarran d'Allard, il essaie de remédier à la méconnaissance, en France, de Feliciano de Castilho, le « Boileau du Portugal », dont il célèbre le centenaire en invoquant ses relations amicales avec Victor Hugo et Alexandre Dumas²⁹. Les relations littéraires franco-portugaises sont par ailleurs célébrées par Philéas Lebesgue, chroniqueur cosmopolite au *Mercure de France* des « Lettres Portugaises », qui vante les mérites d'une affiliation littéraire entre la France et le Portugal, laquelle écarterait le « dessèchement de la littérature française par la prédisposition que ces deux pays ont à s'unir et par la télépathie intellectuelle existante³⁰ ».

Dans une volonté de faire reconnaître le Portugal comme vaste empire colonial et égal des autres grandes puissances, *Le Portugal à l'Exposition* fait aussi la promotion des colonies portugaises d'Afrique, d'Asie et d'Océanie et de leurs produits rares et chers :

Le Portugal est un peuple que l'on supposait endormi, mais sa remarquable exposition au Champ de Mars, aux Invalides, au quai d'Orsay et au Trocadéro a révélé au monde entier le contraire. C'est une nation qui veut vivre et qui désire entrer dans le conflit économique actuel³¹.

Cette promotion des colonies portugaises s'inscrit dans le contexte de la concurrence entre les empires coloniaux européens, et plus particulièrement en réaction à l'ultimatum anglais relatif aux colonies africaines portugaises prononcé quelques années auparavant, lequel a secoué les Portugais qui cherchent désormais l'appui politique et économique de la France sur la scène internationale :

Depuis le traité de Methuen presque toute l'importation est entre les mains des Anglais, surtout la vente des vins. Mais les Allemands, depuis le conflit africain qui a provoqué l'ultimatum, ont envoyé des agents sérieux qui parcourent les contrées portugaises et même nos colonies. Ces agents commerciaux soucieux des intérêts de l'Allemagne, bien payés et bien accrédités [sic] auprès des autorités portugaises, inspectent les places commerciales, collectionnent les échantillons des produits indigènes, étudient les ressources et les besoins du pays, avisent directement les manufacturiers et les négociants d'Allemagne de ce qu'ils peuvent tenter, reçoivent d'eux toutes demandes d'informations et leur répondent immédiatement. Que les Français s'activent donc aussi, comptant sur les excellentes dispositions de tout le peuple portugais qui aime vraiment la France³².

À cet égard, il n'est pas anodin que les 12^e et 13^e numéros de la revue, destinés au pavillon des colonies portugaises, soient imprimés à dix mille exemplaires, au lieu de trois mille, afin d'affirmer la richesse coloniale du Portugal parmi ses pairs. Le Vicomte de Macé, officier de la marine française décoré d'ordres portugais, se fait le porte-parole des découvertes et de la puissance coloniale portugaises tout au long de la

publication du *Portugal à l'Exposition*. Il en profite pour rappeler au monde l'union royale survenue en 1886 entre la princesse de France Amélie d'Orléans³³ et le roi portugais, Charles premier. De fait, ce couple formera un symbole politique puissant de l'amitié entre les deux nations : il permettra le développement de leurs relations bilatérales jusqu'à l'assassinat, en 1908, du roi et de son héritier, qui entraînera l'instauration de la première république portugaise en 1910.

ii. Le panlatinisme et l'abolition des frontières du sud de l'Europe

Après la création du félibrige en 1854, le retour du comté de Nice à la France en 1860, et surtout après la guerre franco-allemande de 1870, le mouvement du latinisme se développe considérablement en Europe. Marc-Amédée Gromier est le premier à préconiser une relation approfondie entre le Portugal, la France et les autres pays latins par la création d'une union douanière des États-Unis d'Europe en réponse au Zollverein germanique. L'Alliance latine est ainsi née par l'intermédiaire, entre autres, de Frédéric Mistral et du baron Charles de Tourtoulon, directeur de *La Revue du Monde Latin* publiée en 1883, afin d'unifier les 140 millions de Latins d'Europe. L'adhérence de latinophiles portugais au mouvement s'inscrit dans leur volonté de rapprocher les sœurs latines que sont la France et le Portugal, et l'Exposition universelle de Paris en fournit l'occasion, en réaction notamment au mépris britannique : « Et pourtant ce petit Portugal, autrefois si grand par ses navigateurs, si riche par ses colonies, n'est pas aussi déchu que veulent bien le dire les détracteurs de l'idée latine³⁴ ». L'abolition des frontières des pays de langue latine s'instaure dans un cadre politique européen déstabilisé par un Nord agressif et hautain qui cherchera à s'imposer jusqu'au déclenchement de la guerre. Dans ce contexte, Xavier de Carvalho souligne l'importance de l'union économique franco-portugaise :

Il faut, après l'Exposition, augmenter les relations entre la France et le Portugal. Il faut que les grandes maisons françaises se fassent dignement représenter à Lisbonne et à Porto. Il faut que les syndicats se mettent en correspondance avec les principaux producteurs et les plus grands centres de consommation du Portugal, soit pour mieux connaître nos ressources, soit pour mieux connaître nos besoins. C'est au commerce français de faire les démarches, les avances, les installations nécessaires. C'est aux ingénieurs, aux mécaniciens, aux chimistes, aux praticiens de France à proposer leurs concours aux usines, aux manufacturiers, aux agriculteurs, aux fabricants portugais, pour faire concurrence aux Anglais et aux Allemands³⁵.

À la fin du XIX^e siècle, un grand nombre de revues se spécialisent sur les origines latines communes des pays du sud de l'Europe et sont parfois traduites en plusieurs langues afin de maximiser la croissance de l'union latine, notamment *La Revue du monde latin*, *Le Monde latin* et *L'Union méditerranéenne*. Dans cet esprit, Xavier de Carvalho, publiera en français, à partir de 1909, la revue *Latina*, destinée à rapprocher et à valoriser les deux nations par des articles de propagande en faveur du rassemblement des peuples latins : le Félibrige, la Provence, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Argentine, le Brésil, la tenue de fêtes latines à Paris, la visite officielle de Portugais à Paris sont autant de thèmes abordés.

iii. L'Espagne et le Portugal : une frontière à édifier en France

Pour les Portugais, une des manières de se faire reconnaître comme nation est de se dissocier de sa voisine mieux connue des Français. Ainsi, dans le dernier numéro du *Portugal à l'Exposition*, Xavier de Carvalho essaie d'édifier une frontière entre le Portugal et l'Espagne afin que, entre autres preuves de leur méconnaissance, les Français cessent d'écrire sur les enveloppes l'adresse : « Lisbonne, Espagne ». Valoriser le Portugal par rapport à l'Espagne par la comparaison (par exemple, en informant les lecteurs que le Portugal est plus densément peuplé, qu'il affiche un taux de mortalité plus faible ou encore un taux de mariage plus élevé que son encombrante voisine) permet au « *minore* » d'ajuster certaines croyances sur sa nation :

Le Portugal est plus peuplé que l'Espagne (52 habitants par kilomètre carré contre 37); on y meurt moins (27 contre 33) et l'on s'y marie davantage (14 contre 11). Les chemins de fer y couvrent une superficie aussi grande qu'en Espagne. L'armée y coûte moins cher; la dette publique est moins considérable, l'importation et l'exportation y sont relativement plus importantes que dans l'Espagne et il y a des colonies de la plus grande étendue, très riches et d'un bel avenir. Mais nous Portugais, on nous méconnaît! Et l'Europe (voyez la question du Transvaal) est parfois injuste pour l'œuvre relativement obscure d'hommes supérieurs appliquant modestement dans l'ombre des facultés de premier ordre au progrès et à la prospérité d'une nation de cinq millions et demi d'habitants³⁶.

L'affirmation de l'identité portugaise au début du XX^e siècle passe par le mouvement de la Renaissance portugaise, d'un vigoureux patriotisme, le lusitanisme, caractérisé par le rejet de toute assimilation à l'Espagne. À la lecture des passages patriotiques du *Portugal à l'Exposition*, il ne fait pas de doute que la génération d'intellectuels comme Carvalho, très actifs en France dès 1900, participe à cette proclamation identitaire. Le fait de se faire reconnaître par la France en tant que nation amie, en cherchant à abolir les frontières qui les séparent et en construisant des ponts au-dessus de l'Espagne, a dressé, en fin de compte, une nouvelle frontière dans la péninsule ibérique.

Conclusion

Le correspondant portugais à Paris Xavier de Carvalho a su, par l'intermédiaire de la revue *Le Portugal à l'Exposition* qu'il a fondée, publiée et diffusée à l'Exposition universelle de Paris, contribuer à la notoriété du Portugal, un pays encore peu connu en France et dans le monde. Par un stratagème habile de ressemblances et de différences avec la France mais aussi avec sa voisine espagnole, cet écrivain a ouvert l'esprit lusitanien à la scène internationale et vice versa. À l'Exposition, l'écrivain étranger, en dehors de ses frontières nationales, s'exprime dans un Paris où, en l'espace de quelques mois, les frontières se sont masquées pour favoriser les échanges entre les différentes nations représentées. Se rapprocher de la France, créer des liens, trouver des réciprocités sont des moyens pour le Portugal fièrement représenté de s'allier à une puissance européenne amie depuis des siècles, quoique dans une relation inégale. La divulgation d'informations culturelles et littéraires sur le Portugal dans la presse, et *Le Portugal à l'Exposition* en particulier, aura permis à quelques journalistes symbolistes francophones de se spécialiser davantage en matière portugaise. En effet, l'ouverture des symbolistes français à la littérature portugaise, dans les années 1890 principalement, se traduit par la création de chroniques de lettres portugaises

dans différentes revues d'avant-garde. *La Revue Blanche* et le *Mercure de France* sont celles qui, de manière significative, ont contribué à l'apport littéraire étranger dans la presse d'avant-garde, en utilisant l'impact de la nouveauté et des informations exotiques, souvent rares, dans leurs chroniques, biographies d'auteurs, recensions critiques et traductions. L'appropriation de cette littérature étrangère par les lecteurs au fil des parutions a permis la constitution d'une nouvelle image de la littérature portugaise à Paris. Concrètement, des chroniqueurs lusophones et lusophiles, adhérant à des cercles luso-français en partie développés par la diaspora portugaise installée à Paris, y puisent de la matière nouvelle pour leurs chroniques de littérature étrangère, renforçant de ce fait les relations franco-portugaises. En entamant une série de chroniques sur la littérature portugaise dans la revue *L'Ermitage* en 1894 et dans *La Revue Blanche* en 1895, Louis Pilate de Brinn'Gaubast, représentant du Portugal à Paris, a agi à titre de passeur de culture³⁷. Philéas Lebesgue s'approprie, à partir de 1896 et durant plus de cinquante ans, la section des « Lettres portugaises » au *Mercure de France*. Ce nouveau genre de récit « objectif » sur la littérature portugaise est important en ce qu'il change radicalement la représentation française du Portugal à cette époque : le Portugal acquiert une image de pays moderne et indépendant, pratiquement inconnu jusqu'alors. Le genre de la chronique pratiqué par ces écrivains permet de suivre l'actualité, de revenir sur les événements et d'inscrire un propos dans la durée. Ainsi, « le chroniqueur juge de l'heure, se place au confluent de l'actualité et de l'histoire et convoite une fonction supérieure du médiateur : il procède par son travail à l'articulation des productions littéraires et de la civilisation³⁸ ». Cette discussion sur le présent littéraire est, en soi, une véritable révolution intellectuelle dans la mesure où il est pratiquement exclu dans l'enseignement d'étudier des auteurs contemporains que la tradition n'a pas pleinement consacrés³⁹. Ainsi, la chronique, qui n'est pas encore reconnue comme un genre littéraire, fait concurrence à la

littérature dans sa représentation de la réalité et se rapproche des discours des historiens, des moralistes, des sociologues et des critiques. L'opposition à la nationalisation de la littérature et de l'art par une importation transnationale, voire antinationale, augmente les transferts culturels en créant des réseaux de lecteurs et de contacts internationaux. Paradoxalement, l'importation littéraire, comme celle que pratiquent les revues symbolistes à la fin du XIX^e siècle et à laquelle contribuent les écrivains portugais à Paris, coexiste avec une nationalisation en profondeur de la vie intellectuelle française. Devant cette tension entre cosmopolitisme et nationalisme, il n'est pas étonnant que la littérature étrangère occupe une place importante dans les débats littéraires et politiques de l'époque :

L'essentiel de l'importation littéraire en France entre 1895 et 1914, passé par la courte période de l'antinationalisme symboliste, consista de ce fait, dans son contenu, en une importation nationalisatrice, au sens où les importateurs contribuèrent collectivement à la construction d'une géopolitique des littératures nationales, à laquelle participèrent les professeurs de langue et de littérature étrangère en voie de consécration, des diplomates lettrés et une génération d'écrivains qui avaient vécu dans leurs premières années littéraires la plurinationalité des réseaux symbolistes ou l'internationale du snobisme. Importer revenait pour l'essentiel à valoriser chez l'autre l'expression de sa nationalité, à en faire un modèle pour une littérature oublieuse de son enracinement, ou à conforter les rapports des élites françaises avec les élites alliées [...] ⁴⁰.

Dans notre cas, l'intervention d'un médiateur comme Xavier de Carvalho n'est pas antinationale comme on l'a vu, mais vise plutôt l'alliance de deux nations et, par conséquent, la redéfinition des frontières nationales, ce qui peut soit estomper des frontières existantes lorsque les relations bilatérales sont bonnes, soit en ériger de nouvelles (entre le Portugal et l'Espagne, par exemple). D'ailleurs, en France et au Portugal, on constate, à quelques années d'intervalle au début du XX^e siècle, une renationalisation en profondeur de la vie intellectuelle.

Dans ce contexte, l'intermédiaire culturel aurait pour fonction, en plus d'informer le lecteur sur une culture étrangère, de lui offrir « du jamais vu, lu, pensé, et de le présenter selon son propre point de vue ou une optique propre à sa culture ou à l'esprit du temps⁴¹ », créant du coup un espace intellectuel entre deux cultures. En l'occurrence, l'écrivain de la médiation s'affirme dans l'activité journalistique et critique tout en s'investissant gardien, créateur ou destructeur de frontières.

Notes

¹ Daniel-Henri Pageaux, *L'œil en main. Pour une poétique de la médiation*, Paris, Maisonneuve, 2009, p. 11.

² Dans un bon nombre de cas, les renseignements disponibles sur ces écrivains sont rares, éparpillés, peu détaillés et difficiles à retracer et à obtenir. La presse, la correspondance et les espèces mineures (affiches, discours, cartes de visite, invitations, etc.) sont des éléments précieux pour la constitution de leur œuvre et de leur biographie.

³ Pierre Rivas, *Encontro entre literaturas. França – Portugal – Brasil*, São Paulo, Hucitec, 1995, p. 67-72.

⁴ Marie-Christine Kok-Escalé (dir.), *Paris : de l'image à la mémoire. Représentations artistiques, littéraires, socio-politiques*, Paris, Rodopi, 1997, p. 5.

⁵ Voir Christophe Charle, *Paris fin de siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 12.

⁶ Jean-Pierre A. Bernard, *Les deux Paris. Les représentations de Paris dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Champ Vallon, Seyssel, 2001, p. 248.

⁷ André Kaspi et Antoine Marès (dir.), *Le Paris des étrangers*, Paris, Imprimerie Nationale, 1989, p. 7.

⁸ Raoul Girardet, « Pour une introduction à l'histoire du nationalisme français », *Revue française de science politique*, 8^e année, n° 3, 1958, p. 514.

⁹ Florence Pinot de Villechenon, *Les Expositions Universelles*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 1992, p. 30 et 108.

¹⁰ Blaise Wilfert, « Cosmopolis et l'homme invisible. Les importateurs de la littérature étrangère en France, 1885-1914 », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 144, septembre 2002, p. 46.

¹¹ Brigitte Schroeder-Gudehus et Anne Rasmussen, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions Universelles 1851-1992*, Paris, Flammarion, 1992, p. 134-135.

¹² Au Portugal, la langue française est au XIX^e siècle un véritable véhicule intellectuel. René Pognant explique que le français est la langue la plus lue au Portugal. Il précise que la France est, avant la Première Guerre mondiale, le pays qui exporte le plus d'ouvrages étrangers au Portugal. (René Pognant, *De la vente des livres français en Portugal*, Paris, Lisboa, Rio de Janeiro, S. Paulo et Bello Horizonte, s.d., 22 p.)

¹³ Jean-Michel Massa, « Paris lu, vu et rêvé par des écrivains portugais, brésiliens et de l'Afrique de langue portugaise », *Congrès international du C.R.L.C., Paris et le phénomène des capitales littéraires : carrefour ou dialogue des cultures, 22-26 mai 1984 : actes du premier congrès international du C.R.L.C.*, Paris, PUPS, 1984, vol. I, p. 103-114.

¹⁴ *Id.*

¹⁵ Daniel-Henri Pageaux, « Paris dans l'œuvre d'Eça de Queiros », *Congrès international du C.R.L.C, op. cit.*, p. 97-102.

¹⁶ *Id.*

¹⁷ Citons par exemple *O Século, A Província, O Correio da Noite* et *Diário Popular*.

¹⁸ Cette activité littéraire s'illustre, par exemple, dans les chroniques sur Paris de Xavier de Carvalho dans *O Mundo* et celles de Mariano Pina dans *A Ilustração*.

¹⁹ *Le Décadent*, Paris, 3^e année, 2^e série, n° 3, 15 au 31 janvier 1888.

²⁰ Anatole Baju, *L'école décadente*, Paris, Vanier, 1887, p. 30.

²¹ L'expression est d'Octavio Paz dans *In/mediaciones*, 1979, cité dans Daniel-Henri Pageaux, *L'œil en main. Pour une poétique de la médiation*, Paris, Maisonneuve, 2009, p. 49.

²² Daniel-Henri Pageaux, *Littérature générale et comparée*, Colin, 1994, p. 28-29. L'auteur définit les « *minores* » par la nature de leurs connaissances, par la richesse et la variété de leurs expériences de l'étranger et par leur qualité de témoin.

¹⁸ Les objectifs sont énumérés dans la première page de la revue *Le Portugal à l'Exposition*, n° 1, 23 mars 1900.

²⁴ Louis de Sarran-D'Allard, « Le centenaire de Castilho », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 1, 23 mars 1900, p. 7.

²⁵ *Le Portugal à l'Exposition*, n° 5, 10 juin 1900, p. 78-79.

²⁶ Par exemple, l'article d'Ali Coffignon, « Le Pavillon du Portugal », *L'Exposition de Paris (1900)*, publiée avec la collaboration d'écrivains spéciaux et des meilleurs artistes, Paris, Montgredien, 1900 (3 volumes), vol. II, p. 289-290.

²⁷ Silva Lisboa, « Portuguezes e Francezes », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 4, 14 mai 1900, p. 55.

²² Maxime Formont, « Les Portugais à Paris », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 1, 23 mars 1900, p. 4.

²³ Louis de Sarran-D'Allard, *op. cit.*, p. 7.

²⁴ Philéas Lebesgue, « La littérature portugaise et la France », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 2, 10 avril 1900, p. 22.

²⁵ Xavier de Carvalho, « Après l'Exposition, le Portugal et la France », *Le Portugal à l'Exposition*, n° 20, 30 novembre 1900, p. 315.

²⁶ *Id.*

²⁷ Hommage à la reine Amélie d'Orléans dans le numéro 15 de la revue *Le Portugal à l'Exposition*, 25 octobre 1900.

³⁴ Louis de Sarran-D'Allard, *op.cit.*, p. 7.

²⁹ Xavier de Carvalho, *op. cit.*, p. 315.

³⁰ *Id.*

³⁷ Voir Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, Jean-Jacques Lefrère et Philippe Oriol, *Le journal inédit de Louis-Pilate de Brinn'Gaubast. Témoignage sur Alphonse Daudet. Document sur l'affaire du vol du manuscrit des Lettres de mon moulin*, Paris, Pierre Horay, 1997, 293 p.

³⁸ Yoann Vérilhac, *La jeune critique des petites revues symbolistes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010, p. 194.

³⁹ Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger, les chaires de la littérature étrangère au XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1993, p. 15.

⁴⁰ Blaise Wilfert, *op.cit.*, p. 45-46.

⁴¹ Daniel-Henri Pageaux, *L'œil en main, op. cit.* p. 15.